

3 - The Assistant La femme invisible

Daniel Racine

Numéro 325, janvier 2021

Nos meilleurs films de 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95630ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Racine, D. (2021). Compte rendu de [3 - The Assistant : la femme invisible].
Séquences : la revue de cinéma, (325), 15–15.

3 The Assistant

La femme invisible

DANIEL RACINE

Les cinéastes qui débutent en documentaire amènent souvent un regard riche, nourri par les détails du quotidien, lorsqu'ils font le passage à la fiction. C'est le cas de l'Australienne Kitty Green qui, après ses documentaires *Ukraine Is Not a Brothel* (2013) et *Casting JonBenet* (2017), propose avec *The Assistant* une étude minutieuse du harcèlement en milieu de travail. Son scénario est truffé de moments qui semblent anodins, mais qui nourrissent une normativité à laquelle se grefferont des microattaques, souvent sous forme de commentaires volontairement blessants. Dans la description visuelle et sonore d'un réel fictif banal et sans envergure, impossible de ne pas voir une référence assumée au *Jeanne Dielman* de Chantal Akerman, surtout que le personnage central se prénomme Jane. Les deux femmes trouvent dans leur routine une sécurité, un certain apaisement dans ces petits gestes souvent répétés. Il suffit d'un rien pour venir les troubler. Près de 35 ans après le film d'Akerman, *The Assistant* montre qu'il y a encore bien du chemin à faire pour qu'au-delà de la parité, souvent cosmétique, les femmes puissent jouir du même respect que les hommes.

Pour pleinement apprécier *The Assistant*, il faut porter une attention particulière aux fragments d'information cliniquement clairsemés tout au long du film par Kitty Green. Par exemple, dès le début du film, parmi toutes les tasses de couleurs unies, Jane choisit la seule qui se distingue, sur laquelle on peut lire «big bug mug». Cette accolade symbolique qu'elle ne recevra pas de ses collègues, même si elle est toujours la première arrivée et la dernière partie, en dit long sur sa quête de reconnaissance, même si à aucune occasion elle ne réclamera quoi que ce soit. Elle est celle que l'on ne remarque pas, mais dont on a toujours besoin, celle vers qui on va pour toutes sortes de questions. Cette jeune femme fraîchement diplômée travaille depuis quelques mois déjà dans cette compagnie de divertissement basée à New York, spécialisée dans les séries et les films, au pied du bureau de celui qui dirige aussi ceux de Los Angeles et de Londres. Nous comprenons bien tranquillement que derrière la porte qui se trouve dans son dos se cache un monstre moderne, un agresseur à la Weinstein, contrôlant l'ensemble de ses employés. Le tour de force de Green est de ne jamais nous le montrer, d'à peine nous le faire entendre à l'autre bout du fil. Mais il n'y a pas un moment où nous ne sentons pas son emprise et sa vilaine influence sur ceux qui entourent Jane.

Il y a un impressionnant souci visuel et un remarquable emballage sonore dans *The Assistant*. Les cadrages de Michael Latham sont au scalpel, ici montrant l'horloge qui scrute la protagoniste comme un cadre supérieur qui serait au-dessus de



son épaule, là justifiant l'angle de la photocopieuse permettant à ses voisins de bureau de ne pas la perdre de vue. Et la conception sonore de Leslie Shatz est d'une grande richesse, une valse sans fin où les cliquetis des claviers guident le pas de la rumeur dans les corridors.

À cela s'ajoute le jeu tout en nuance et en subtilité de Julia Garner (révélée dans la série *Ozark*), une composition millimétrée où chaque mouvement, chaque regard, chaque hésitation témoignent de l'ambiance malsaine dans laquelle elle baigne tous les jours. Sa Jane est jeune, sans enfant, sans copain apparent, mais nous ressentons la charge mentale qu'elle porte sur ses frêles épaules. Ne laissant aucune place pour la moindre erreur, son processus d'apprentissage se fait à l'arraché, parfois encouragé par ses deux collègues masculins qui ne se gêneront quand même pas pour lui dire quoi faire ou comment rédiger des courriels d'excuses pour le patron intransigeant qui rumine dans la pièce d'à côté. Mais aux yeux de Kitty Green, Jane n'est pas une victime. Elle encaisse les coups pour mieux préparer sa réplique, aussi inefficace soit-elle.

Peu importe l'issue de *The Assistant*, il fait désormais partie des œuvres fortes et significatives du mouvement #MeToo, d'une lignée de jeunes réalisatrices qui prennent position. En sortant de l'édifice à la fin du film, Jane aurait facilement pu croiser Autumn et Skylar de *Never Rarely Sometimes Always* d'Eliza Hittman, un peu perdues dans l'immensité de New York. Les deux adolescentes auraient trouvé en Jane une alliée, une force tranquille capable de les guider, de les comprendre. Que ces deux longs métrages se retrouvent si haut dans notre classement annuel en dit long sur la qualité de leurs propos et sur l'importance de ces voix féminines. ▲